

Le Beffroi



Fascicule 37

4^{me} Année

Septembre 1903

Prix : 75 cent.

Direction :

58 bis, Rue du Marché, Lille

Jules Tallandier, Editeur

Paris-Lille

Le Beffroi (4^{me} Série)

ART & LITTÉRATURE MODERNES

DIRECTEUR

LEON BOCQUET

58 bis, Rue du Marché, Lille

19, Rue Nationale, Lille

COLLECTIONS DU BEFFROI

A.-M. GOSSEZ . . .	Le Groupe Lorrain d'Art et de Littérature, <i>Étude ill.</i> , h. c.	
Floris DELATTRE . .	Les Rythmes de Douceur, <i>Poésies</i> , h. c.	
A.-M. GOSSEZ . . .	Six Attitudes d'Adolescent, <i>Poésies</i> , h. c.	
R.-M. CLERFEYT . .	Le Rendez-vous, <i>Comédie</i> ,	1 »
LEON BOCQUET . . .	La Banale Histoire, <i>Conte</i> , h. c.	
A.-M. GOSSEZ . . .	Une Grainte, <i>Conte</i> , h. c.	
Hector FLEISCHMANN.	Des Glaives pour la Gloire, <i>Poésies</i> , . .	1.50
A.-M. GOSSEZ . . .	Poètes du Nord, <i>Morceaux choisis</i> . .	3.50
Maurice GOSSART . .	Jean Gossart de Maubeuge, <i>Étude ill.</i>	3.50
Phéas LEBESGUE . .	Les Folles Verveines, <i>Poésies</i> , h. c.	
Henri DUHEM . . .	Émile Breton, <i>Étude ill.</i> , h. c.	
P.-A. MASSY	Loin des Cités, <i>Poésies</i>	5 »

POUR PARAÎTRE

A.-M. GOSSEZ . . .	Le Saint-Julien de Flaubert, <i>Étude illustrée</i> .	
--------------------	---	--

Sommaire :

ISI-COLLIN	<i>Cette eau que je t'apporte...</i> . . .	169
LEON BOCQUET	<i>La Vendangeuse</i>	170
A.-M. GOSSEZ	<i>Le Saint Julien de Flaubert</i> . . .	171
Floris DELATTRE	<i>Lassitude</i>	194
PAUL DESNUES	<i>Le Soir</i>	195

Les Proses, par A.-M. GOSSEZ. — *Les Revues*, par Nestor SECRET

Hors-texte : *Plat de dessus*

Projet pour une reliure de Saint Julien l'Hospitalier, par Victor PROUVÉ

Illustrations : *Le Vitrail de Rouen*

(Les auteurs sont seuls responsables des opinions émises dans leurs articles)

Revue ne publie que de l'imédit). Reproduction interdite, sauf autorisation.

Le Saint-Julien de Flaubert.

I

Et voilà l'histoire de Saint-Julien-l'Hospitalier, telle à peu près qu'on la trouve sur un vitrail d'église dans mon pays.

Le document que Flaubert évoque par les derniers mots de son conte, existe à la cathédrale de Rouen, où une verrière du treizième siècle dit la légende.

Les trois lignes volontairement naïves qui finissent la lecture du Saint Julien délassent du sublime dans un repos de calme et de fraîcheur.

L'impression de simplicité contraste avec le lyrisme d'un récit qui s'épanouit en rose de cathédrale : Julien baisa le Lépreux engourdi sur l'horreur de sa bouche, et, maintenant, il s'éveille, lèvres à lèvres, dans l'étreinte de Notre-Seigneur Jésus *qui l'emmenait au ciel ! L'âme de Julien, pâmé... monta vers les espaces bleus.*

Après l'effroi mystique évoqué, la terreur des sombres époques médiévales, les simples mots qui terminent le conte dénotent chez l'auteur ce scepticisme d'artiste qui, satisfait d'avoir restitué une époque et de lui rendre sa vraie couleur et sa vie, signale, en toute bonne foi, le document scientifique dont il usa et qui fut inspirateur de son travail.

Flaubert disait lui-même : *l'histoire, l'aventure d'un roman, ça m'est égal. J'ai la pensée quand je fais un roman de rendre une coloration, une nuance*; ⁽¹⁾ en bon réaliste, ou, si l'on préfère, en poète parnassien, il ne néglige point la source scientifique, n'omet pas un détail, ni une recherche, qui puissent concourir à l'exactitude scrupuleuse de sa *restitution*. Mais il explique, il ménage la conduite de son œuvre, et prépare chaque circonstance de l'intrigue, pour atteindre à mieux qu'à la vraisemblance : à la parfaite compréhension, par le lecteur, du caractère de son héros, replacé dans son temps et dans son milieu, et l'amène à l'intelligence des esprits, fussent-ils excessifs et d'âme extatique comme Saint Julien l'Hospitalier.

II

Si l'on voulait se fier au témoignage de Maxime Du Camp — plus fréquemment agréable bavard qu'historien exact et scrupuleux — l'idée de son conte serait venue à Flaubert, alors qu'il était encore jeune. La sage lenteur qu'il mit au service de toute son œuvre n'oblige pas de refuser créance à cette explication d'un ami. Vers 1847, tous deux firent de longues promenades aux environs de Rouen. Il n'est pas impossible d'admettre que Flaubert ait, dès lors, arrêté sa pensée sur le saint de la légende. *Il y avait longtemps (en 1877) que ces trois histoires (les Trois Contes) hantaient sa cervelle. Saint-Julien-l'Hospitalier a été conçu à la vue d'un vitrail d'une église normande* ⁽²⁾. Flaubert était âgé de vingt-cinq ans.

(1) Journal des Goncourt : I, 1861, p. 366-367.

(2) Maxime du Camp. *Souv. Litt. R. des 2 Mondes*, 15 Octobre 1882, p. 821.

Vingt-huit nouvelles années passent. Un jour de lassitude il songe de nouveau à l'ancien vitrail. En 1875, il peine sur le roman interminable *Bouvard et Pécuchet*. Mais ce labeur l'accable. Il le rejette. Il y revient. Ses deux commis, en rupture de registre, le harassent. Un jour, il renonce.

Sa nièce, M^{me} Caroline Commanville, rapporte cet accablement : *ce roman, d'une exécution si difficile, découragea mon oncle à plus d'une reprise ; il fut même obligé de l'interrompre, et, pour se reposer, il alla rejoindre, à Concarneau, son ami le naturaliste Georges Pouchet*. Au bord de la mer, par les champs et les grèves de Bretagne, Flaubert se souvient des courses heureuses d'autrefois, en compagnie d'un autre ami, et les vieux projets, aussi, font retour : *là-bas, sur les grèves bretonnes, il commença la Légende de Saint-Julien-l'Hospitalier* (1).

Le 3 Octobre 1875, il écrit en effet de Concarneau à son amie M^{me} des Genettes, en confidence : *Bouvard et Pécuchet étaient trop difficiles, j'y renonce ; je cherche un autre roman sans rien découvrir. En attendant je vais me mettre à écrire la « Légende de Saint-Julien-l'Hospitalier », uniquement pour m'occuper à quelque chose, pour voir si je peux faire encore une phrase, ce dont je doute. Ce sera très court ; une trentaine de pages, peut-être. Puis si je n'ai rien trouvé, et que j'aille mieux, je reprendrai Bouvard et Pécuchet* (2).

Le soin de la forme, le souci de bien écrire, sont donc l'unique préoccupation de l'auteur. Saint-Julien ne tire pas à conséquence ! Ecœuré par la société contemporaine, il

(1) Car. Commanville : *Souv. Intimes*, Décembre 1886.

(2) Flaubert : *Corresp.* IV p. 216.

retourne aux temps d'héroïsme. De Paris, il en avertit son cher maître Georges Sand ; le 11 Décembre, il est à l'œuvre : *Vous savez que j'ai quitté mon grand roman pour écrire une petite bêtise moyennageuse, qui n'aura pas plus de trente pages. Cela me met dans un milieu plus propre que le monde moderne et me fait du bien* ⁽¹⁾.

Le dégoût des actuelles médiocrités, la haine pour la platitude le prenaient. Bouvard et Pécuchet l'avaient saturé. Il répugne à continuer cette besogne. Le romantique, qu'il étouffe en lui, reparaît ; une aventure merveilleuse du passé l'enthousiasme. Et chaque fois c'est pareille explosion ; s'il visite, à Nantes, une église, le voilà qui s'écrie : *J'aurais préféré contempler la culotte du maréchal de Raiz que le cœur de Madame Anne de Bretagne. Il y eut plus de passions dans l'une que de grandeur dans l'autre* ⁽²⁾. Ainsi l'eau tiède écœure ; la doctrine amoral de Leconte de Lisle est déjà là, résumée, toute.

Cependant, la prépondérance de ses grands romans persiste. Il a peu de considération pour le récit nouveau : *J'écris maintenant une petite niaiserie dont la mère pourra permettre la lecture à sa fille* ⁽³⁾. Il pense aussi à publier Saint-Julien dans un journal, puis écarte ce projet. Enfin, un dimanche soir, il écrit à Georges Sand : *Après mon petit conte j'en ferai un autre...* ⁽⁴⁾ et renonce à imprimer celui-ci, seul.

D'ailleurs, de retour à Croisset, il compulse des montagnes de documents, sa conscience exagère même,

(1) Flaubert : Corresp. IV, p. 218.

(2) Par les champs et par les grèves, p. 229.

(3) ... le tout aura une trentaine de pages, j'en ai encore pour deux mois. Telle est ma verve. Je vous l'enverrai dès qu'elle sera parue (pas la verve, l'historiette). Flaubert, à Georges Sand : Décembre 1875. Corresp. IV, p. 222.

(4) Flaubert, à Georges Sand : Corresp. IV, 1876, p. 223.

semble-t-il : avant de faire la nouvelle intitulée *Saint Julien l'Hospitalier*, il lut tous les livres de vénerie qu'il put se procurer — je le sais, car c'est moi qui les lui envoyai, dit Maxime Du Camp — depuis *Gaston Phœbus* et du Fouilloux, jusqu'au dictionnaire des Chasses de Baudrillart, qui, naturellement, ne lui furent d'aucune utilité ⁽¹⁾.

De tels scrupules font sourire Maxime Du Camp qui, pour conclure, ajoute : « Sa méthode de travail était peu pratique ; sous prétexte de prendre des notes, il copiait les livres écrits sur les matières qu'il avait à étudier ; or il copiait machinalement, en pensant à autre chose ; le résultat était une fatigue physique et une accumulation de paperasses sans valeur ; il a, du reste, toujours été ainsi, et je l'ai vu souvent dépouiller cinq ou six volumes pour écrire une phrase. » ⁽²⁾ Il serait intéressant de rechercher les emprunts que fit Flaubert à ces livres. L'œuvre serait de patience.

Flaubert consulte également, et les *Acta Sanctorum* et tous les hagiographes ; car, au même temps, il poursuit son travail pour la nouvelle : *Hérodias*. Il se confie à M^{me} des Genettes (19 juin 1876) : *Connaissez-vous les Fioretti de Saint-François ? Je vous en parle parce que je viens de me livrer à cette lecture édifiante. Et à ce propos je trouve que si je continue j'aurai ma place parmi les lumières de l'Eglise ; je serai une des colonnes du temple. Après Saint-Antoine, Saint-Julien et ensuite Saint-Jean-Baptiste ; je ne sors pas des saints. Pour celui-là je m'arrangerai de façon à ne pas édifier* ⁽³⁾.

(1) Maxime du Camp : *Souv. Litt. R. des 2 Mondes*, 1^{er} Septembre 1881, p. 5.

(2) Maxime du Camp : *Souv. Litt. R. des 2 M.*, 1^{er} Septembre 1881, p. 5.

(3) Flaubert : *Corresp.* IV, p. 235.

Cette amie vient d'ailleurs d'entendre la lecture de la Légende, et doit écouter celle du second conte; Flaubert lui récite un acte de véritable reconnaissance et de foi ; *un second conte « Histoire d'un cœur simple » sera fini dans quinze jours ou trois semaines. L'idée de vous le lire m'a encouragé pendant tout le temps de mon travail. Vous êtes un si bon auditeur! Vous n'imaginez pas le bien profond que m'ont fait vos yeux pendant que vous écoutiez Saint Julien. La voilà la vraie gloire (1).*

L'œuvre s'achève lentement et le livre paraît enfin au mois de mai 1877; l'époque de publication est malheureuse; on est aux grandes journées d'incertitude et de réaction du Seize-Mai : *Cet idiot de Mac-Mahon nuit beaucoup au débit des « Trois Contes » mais je m'en console, car, après tout, je ne m'attendais pas à un succès comme celui de l'Assommoir (2),* et Flaubert s'enfonce davantage dans sa superstition : les événements, et surtout ceux de la politique le persécutent; les journalistes et les critiques, tout aux passions du moment, sont déroutés par son art impassible ou attendri : *J'ai fait dire selon la coutume beaucoup de bêtises; car j'ai le don d'ahurir la critique. Elle a presque passé sous silence Hérodiade; quelques-uns même, comme Sarcey, ont eu la bonne foi de déclarer que c'était trop fort pour eux (3).* Certains sont moins maladroits ou moins inintelligents : *mes louangeurs ont été : Drumont, dans la Liberté; Banville (National); Fourcauld (Gaulois); Lapierre (Nouvelliste de Rouen) et, avant tout, Saint-Valéry,*

(1) Flaubert: Corresp. IV, p. 241.

(2) Id. id. IV, p. 267. Le livre de Zola venait de paraître.

(3) Id. id. IV, p. 267.

dans la Patrie (1). Mais le livre se vend mal ; lorsque, pour la joie de médire du roman naturaliste, M. Brunetière, avec un faux semblant d'incompréhension et un parti-pris de malveillance, prononce : « Il manquait un vitrail à la collection réaliste, quelque chose de très laid et de très gothique. » M. Brunetière, depuis papiste, voire même catholique, calomniait en ce temps les vitraux d'église. Elle est curieuse cette haine de « patriote » pour tout ce qui, venu du vieux fond français, n'est point classique ou latin.

Un dernier crève-cœur guette l'écrivain. Flaubert s'exaspère d'être seulement, et en particulier pour M. Brunetière, l'auteur de la *Bovary* : *la Bovary*, — *comme si je n'avais pas fait autre chose* (2). Et c'est pour lui une vraie douleur ; et les calomnies nuisent à la vente : *On me scie avec ce livre-là. Car tout ce que j'ai fait depuis n'existe pas. — Je vous assure que si je n'étais besogneux, je m'arrangerais pour qu'on n'en fît plus de tirage. Mais la nécessité me contraint* (3).

III

Flaubert, qui avait entrepris d'enluminer la légende du Saint pour oublier un temps la banalité et les petitesse de ses contemporains, s'y trouva ramené par la publication même de son livre. Le refus d'éditer sous la même couverture que ses pages le document essentiel qui les avait motivées lui donna un ennui nouveau, un malaise, une nausée.

(1) Flaubert : *Corresp.* IV, p. 267.

(2) A M^{me} des Genettes, 1879. Flaubert : *Corresp.* IV, p. 331.

(3) A Charpentier, 1879, Flaubert : *Corresp.* IV, p. 319.

Que Flaubert se soit inspiré d'un vitrail, nous en avons la certitude par les tons et les colorations chaudes dont se rehausse sa légende gothique. Maxime Du Camp nous confirme d'ailleurs dans cette opinion. Mais est-il possible d'accepter intégralement l'avis qu'il émet dans ses « Souvenirs Littéraires » ? Du Camp y complète ses renseignements : *Saint-Julien a été conçu à la vue d'un vitrail d'une église normande* ; ⁽¹⁾ il ajoute ces mots : *c'est dans une de ces excursions (en Normandie) que Flaubert, en regardant les vitraux de l'église de Caudebec, conçut l'idée de son conte de Saint Julien l'Hospitalier, de même qu'au milieu des ruines de Jumièges il annonça l'intention d'écrire l'histoire des Enervés* ⁽²⁾.

Serrons la discussion.

Du Camp ne dit pas que les vitraux de Caudebec retracent la légende de Saint-Julien, ou, certes, sa mémoire fait confusion ; la confusion s'explique : deux Caudebec sont en Normandie. A Caudebec-les-Elbeuf, l'église et les vitraux ne datent que de 1873 ⁽³⁾. Caudebec-en-Caux, le Caudebec de Du Camp, semble-t-il, et son église paroissiale, qui est ancienne et fort belle, ne possèdent *aucun vitrail ayant trait à Saint Julien l'Hospitalier*, *il n'y a aucun morceau de vitrail se rapportant à ce saint. . . . il n'y a dans une chapelle qu'une petite statue du saint* ⁽⁴⁾.

Ne peut-on faire une conjecture, dès lors ? Flaubert connaissait depuis longtemps l'existence de la verrière de Rouen. Il aura vu la statuette de Caudebec durant la

(1) Maxime Du Camp : Souv. Litt. R. des 2 M., 15 Octobre 1882, p. 821.

(2) Maxime Du Camp : Souv. Litt. R. des 2 M., 1^{er} Octobre 1881, p. 494.

(3) Réponse de M. l'abbé G. Breton, curé.

(4) Lettre de M. le chanoine Tardiff, curé

visite faite à l'église, en compagnie de Max. Du Camp. Puis ils admirèrent des vitraux. Finalement Flaubert évoqua le souvenir du vitrail de la cathédrale et conta la légende du saint à son ami.

Gustave Flaubert souhaitait grandement que la verrière se trouvât reproduite en manière de document à la fin du volume des *Trois-Contes*. Il suffisait d'ajouter au livre la planche gravée par M^{elle} Langlois. L'occasion se présenta d'une édition de luxe *pour étrennes* en 1879. Mais Charpentier refuse. *Tout va mal* ⁽¹⁾, écrit l'auteur ; ses plus simples désirs sont contrariés ; c'est la finale désillusion : *Je désirais mettre à la suite de Saint-Julien le vitrail de la cathédrale de Rouen. Il s'agissait de colorier la planche qui se trouve dans le livre de Langlois — rien de plus, — et cette illustration, précisément parce que ce n'était pas une illustration, mais un document historique. En comparant l'image au texte, on se serait dit : « Je n'y comprends rien. Comment a-t-il tiré ceci de cela ».* ⁽²⁾

On en reparle à nouveau dans un dîner chez l'éditeur, le 10 juin de la même année, car on peut ajouter foi au récit qu'en fait Edmond de Goncourt. « La scène se passe dans l'intimité, entre l'éditeur, l'auteur, Emile Zola et Goncourt ⁽³⁾.

Flaubert. — Eh bien, Charpentier, faites-vous mon Saint-Julien ?

Charpentier. — Mais oui... Vous tenez toujours à ce

(1) Flaubert: Corresp. IV, p. 316.

(2) Flaubert: Corresp. IV, p. 319, à Charpentier.

(3) Cité d'après le Journal des Goncourt IV, an 1879, p. 76.

vitrail de la cathédrale de Rouen qui — c'est vous qui le dites — n'a aucun rapport avec votre livre.

Flaubert. — Oui, parfaitement, et c'est bien à cause de cela.

Zola. — Au moins permettez à Charpentier d'introduire dans le texte quelques dessins... Moreau vous fera une Salomé.

Flaubert. — Jamais... Vous ne me connaissez pas, j'ai l'ontêtement d'un Normand que je suis.

— Mais, lui crie-t-on, avec votre vitrail seul, la publication n'a aucune chance de succès, pourquoi vous butez-vous à une chose que vous-même reconnaissez absurde?

Flaubert (avec un geste à la Frédéric Lemaître). — C'est absolument pour épater le bourgeois. »

La verrière de Rouen est donc bien l'image inspiratrice ; Flaubert la connaît déjà en 1847 ; nous le savons scrupuleux à l'excès, il a revu le vitrail en 1875, et, sa lettre à Charpentier en témoigne, il connaît aussi la planche gravée par M^{lle} Espérance Langlois pour le livre du peintre Hyacinthe Langlois, puisque c'est cette première planche de l'étude « De la peinture sur verre » que, en 1879, il veut voir coloriée à la suite de la nouvelle édition de son conte.

Le vitrail est enchâssé dans une fenêtre qui se trouve au bas-côté nord, en face de la quatrième arcade du chœur. La verrière, composée par médaillons, par cartels, emplit le vide de la baie ogivale à lancettes et sans meneaux (1). Elle date de la fin du XIII^e siècle sans être postérieure à

(1) de Caumont. VI, p. 500.

1295. Dans la cathédrale de Rouen, il y a sept autres verrières anciennes, contemporaines de celle qui nous occupe. L'une d'elles porte une signature sur un phylactère :

CLEMENS VITREARIUS CARNOTENSIS M (agister) ⁽¹⁾

et selon M. Julien Loth, chanoine honoraire et curé de Saint-Martin de Rouen, le vitrail de Saint-Julien *a du être donné par la corporation des bateliers pêcheurs ou par celle des marchands-poissonniers* ⁽²⁾, c'est-à-dire par l'ancienne Ménestrandie dont Saint-Julien était patron ⁽³⁾, Toujours est-il que les trois cartels inférieurs du vitrail représentent des poissonniers occupés à la vente de l'échalot ou de la rue (1, 2 et 3).

Il apparaît aussi clairement que H. Langlois dans l'explication, encombrée de textes empruntés, qu'il donne du vitrail, n'a point suivi un ordre unique de lecture, ni M^{lle} Langlois lorsqu'elle chiffre sa gravure et la veut lire, tantôt de gauche à droite, tantôt de droite à gauche.

Il faut adopter un système, méthodique selon la lecture naturelle de gauche à droite, et, ordinaire aux vitraux du XIII^e siècle, de bas en haut.

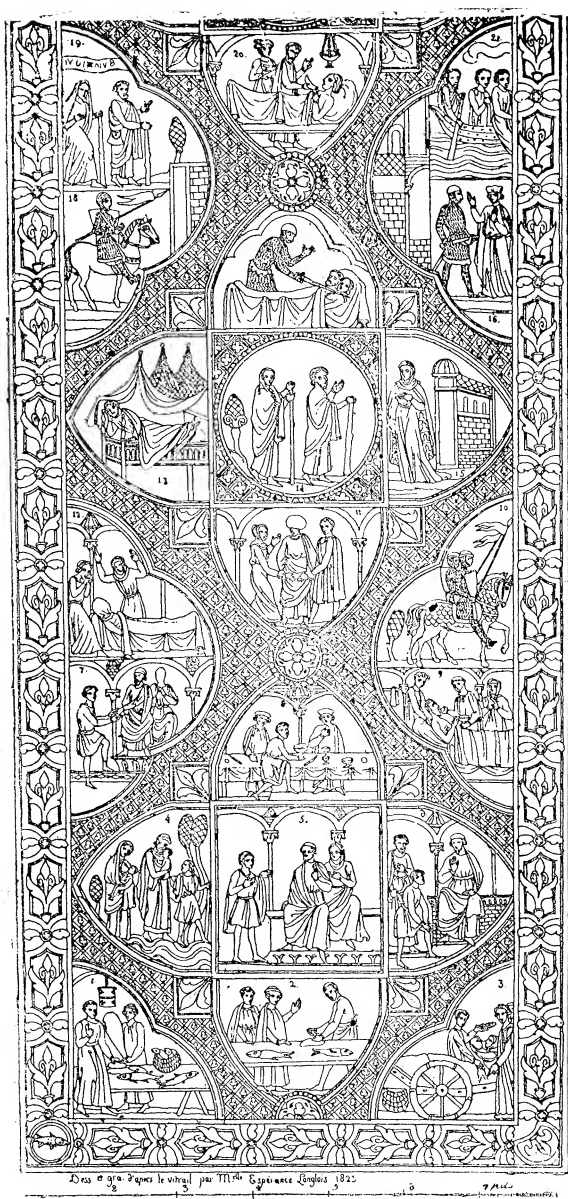
De cette façon, très aisément, si l'on se résoud à n'y faire pas entrer ce que le verrier n'a pas pris la peine d'y mettre, la légende se développe :

Julien, dans la maison et sur les terres paternelles, secourt les pauvres; un jour, il part pour une existence

(1) Langlois, p. 27.

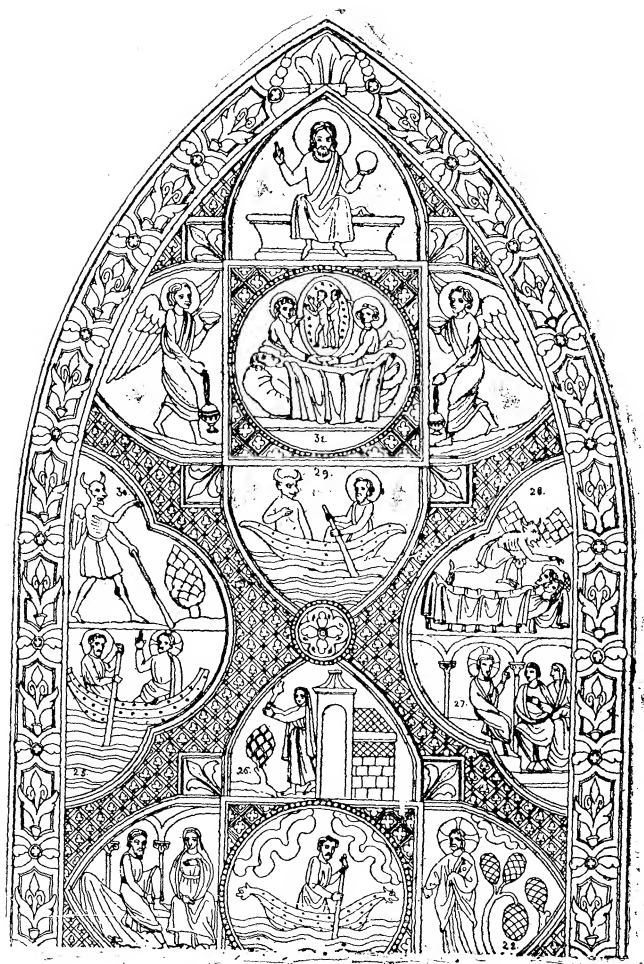
(2) Lettre du 5 Février 1901.

(3) Cf. le récit de Langlois.



LE VITRAIL DE ROUEN (Partie inférieure)

Fenêtre à lancettes sans meneaux, en face de la quatrième arcade du Chœur, dans le bas-côté nord. Il faut lire le vitrail de gauche à droite sans tenir compte des chiffres



LE VITRAIL DE ROUEN (Partie supérieure)

plus brillante (4, 5, 6). Comme les jeunes nobles du XIII^e siècle, il s'attache au service du Seigneur qui lui offrit l'hospitalité (7, 8). Mais le suzerain vient à mourir (9, 12). Julien épouse sa fille (11) avant de partir pour la croisade (10). Certaine nuit la femme de Julien (13) voit arriver au château les vieux parents de son mari (14), au matin, la femme du chevalier quitte sa demeure (15). Julien est de retour pendant cette absence (18). Il pénètre chez lui, croit à un adultère et commet son parricide (17). Il confesse son erreur (16). Il part accomplir sa pénitence, et sa femme le suit (19); tous deux soignent les malades (20). Julien se fait passeur d'eau (21) par humilité. Ils vivent dans la charité, la sainteté, la chasteté. La légende tourne au symbole : un soir, on entend l'appel d'un voyageur (24-22); malgré la menace des nuages (23), Julien l'aide à passer le fleuve (25) tandis que, du rivage, sa femme éclaire le chemin (26). Ils reçoivent le Seigneur Jésus dans leur maison (27). Mais voici l'épreuve : à son tour, de l'autre rive, le démon appelle Julien (30) qui le transporte sur le bord opposé (29) et le laisse pénétrer dans sa demeure. Les époux savent résister à la tentation de la chair (28). Bientôt tous deux meurent et les anges portent les âmes des bienheureux défunts — naïvement représentées par leurs deux corps tout dévêtus et enfermés en un cartouche — aux pieds du Très-Haut, qui bénit (31).

Le peintre-verrier ignore tout de Julien chasseur, tout de la prédiction du cerf. Par contre, il introduit dans son vitrail l'histoire de la femme de Julien, sainte Basilisse, pour une partie (30.29.28) : *Beata vero Basilissa exultans in Domino dixit : gratias tibi Domine Jesu Christe qui pugnās carnales ita devicisti in nobis. . . insulto*

tibi serpens libidinis qui a rasa Deo dicatu mellis artibus abdicasti... te solus tua confusione utere ⁽¹⁾.

IV

Flaubert a complété par les hagiographes le document de la verrière. M. Du Camp rappelait volontiers la minutie de ces recherches. Nul doute que son ami allât se renseigner dans les historiens sacrés.

Les hagiographes ont beaucoup parlé du saint hospitalier : Jacob de Voragine dans la Légende Dorée (au 27 janvier), Vincent de Beauvais (Liv. IX, ch. 115), Pierre au Livre III de Natalibus (ch. 116), Saint Antoine (I. VI. 25. 4). Le dominicain Antoine Vincent, dans l'Histoire des Saints de Catalogne, Ferrarius au Catalogue général des Saints, Maurolycus, enfin le Catalogue des saints d'Italie, sont les sources que résument et accordent aisément les *Acta Sanctorum*. Les divergences sont rares.

Le Bollandiste choisit le 29 janvier comme jour anniversaire consacré à saint Julien ; c'est à cette date qu'on célèbre sa fête dans le diocèse d'Apulée, tandis que la Catalogne le vénère le 28 août, que la Légende Dorée désigne le 27 janvier et d'autres le 12 février. Quelques hagiographes, dont Vincent de Beauvais, remplacent la venue du Christ de pauvreté à l'hospice de Saint Julien par la visite d'un ange. Les Actes des Saints suivent cette tradition qu'écarte Flaubert. Ailleurs, tous, plus ou moins explicites, restent d'accord.

(1) *Acta Sanctorum*, I, p. 578, 2-14 pl.

Les *Acta Sactorum* adoptent, en le complétant d'après les autres sources, le récit de Saint-Antoine ⁽¹⁾. Ils passent sur l'enfance et la jeunesse de Julien ; ils les ignorent. Julien est en chasse à la poursuite d'un cerf qui se tourne vers lui et dit : *Tu me sequeris, qui patris et matris tuæ occisor eris* ; — Julien quitte sa famille et son pays pour écarter de lui cette effroyable menace. En terre lointaine, un seigneur, à qui le jeune homme s'attache, le fait armer chevalier, lui donne pour femme une jeune veuve et lui confie la garde de son château. Pendant une absence de Julien, ses parents partis à la recherche de leur fils arrivent à sa demeure. Ils se font connaître à la châtelaine qui leur cède son propre lit.

Au petit jour elle se rend à l'église. Son mari revient alors, Julien trouve son lit occupé, imagine un adultère, et tue sans prononcer une parole. Mais bientôt, il rencontre sa femme qui explique la méprise. Julien fait vœu de ne plus reposer jusqu'à la rémission de son crime. Il quittera le monde. Il part. Sa femme veut l'accompagner. Ensemble ils atteignent un fleuve difficile et torrentueux, Julien en sera le bénévole passeur. Les époux secourent les voyageurs et soignent les pauvres. Certain soir d'ouragan, ils entendent appeler à l'aide. Julien va au secours du pèlerin égaré. C'est un pauvre, un lépreux qu'il ramène chez lui, glacé par la tempête. L'hospitalier le rechauffe par un grand feu ; le lépreux devient resplendissant, c'est l'ange du Seigneur qui annonce l'absolution du crime et le repos dans la mort. La promesse se réalise. Dites pour ces bienheureux le *Pater Noster* et les autres oraisons que l'on récite aux bons hospitaliers.

(1) A. S. De S. Juliano hospitatore, XXIX Januarii, vol. III, p. 159. Vita ex S. Antonino, p. 589-590.

V

Flaubert n'a pas été sans savoir non plus combien est riche l'Iconographie de Saint-Julien. Le bienheureux hospitalier est un objet de vénération pour les Espagnols Catalans. On l'honore en Sicile et dans les pays gallo-romains du Nord (*in Belgio*). En Italie, les peintres le vêtent en chasseur; dans les provinces septentrionales, ils lui font l'honneur d'une côte de maille — comme en la verrière de Rouen — ou de la tunique noble. Le chevalier tient à la main une nacelle et regarde un cerf debout à son côté (1). Hors Caudebec et Rouen, on le trouve en la verrière du chœur à Saint-Martin de Guérande. Le Musée de Lille possède un triptyque de l'école italienne (XV^e siècle) dont l'auteur est inconnu. A l'étage du volet droit, Saint Julien remet soigneusement son épée au fourreau, il vient d'assassiner père et mère, couchés dans un large lit rouge. Un personnage ecclésiastique regarde la scène. L'œuvre est composée avec une primitive maladresse, sans émotion (2).

Enfin, s'il faut en croire H. Langlois, le corps de la Ménestrandie avait pris pour patron saint Julien l'Hospitalier. En 1330, il se fit à Paris plusieurs fondations pieuses sous l'invocation de ce saint et celle de saint Genest, comédien, patron particulier des jongleurs. On fabriqua un sceau de cuivre sur lequel on voyait Jésus-Christ sous l'apparence d'un malade dans un bateau dont une extré-

(1) A. S. III, p. 589. — Voir aussi pour tout le Folk-Lore de la Légende, la très savante et complète étude de M. Marcel Schwob, dans le vol. *Spicilège*, V.

(2) Rappelons encore que le meurtre par erreur suivi d'expiation est fréquent dans l'antiquité, telle l'histoire que rapporte Hérodote sur Adraste au palais de Crésus : Hérodote : I, 35.

mité était occupée par saint Julien faisant agir deux avirons, et l'autre par sa femme, tenant un aviron et une lanterne. Une récente étude sur l'église Saint-Julien-le-Pauvre, de Paris, se trouve d'accord avec cette explication. Elle témoigne d'abord que c'est certainement l'Hospitalier que l'on voulut honorer en consacrant à saint Julien le temple aujourd'hui abandonné aux prêtres du rite grec. Dans les environs de cette église, *rue Galande, au N° 42, au-dessus d'une porte, on voit un bas-relief en pierre sculptée. Il représente saint Julien debout dans une barque et conduisant des voyageurs à un asile* ⁽¹⁾. L'hypothèse semble néanmoins hardie qui déciderait que ce fut probablement là le lieu du refuge de saint Julien, et que la barque servit à passer, jadis, la Seine. Quoiqu'il en soit, elles sont fréquentes sur les routes du Nord de la France les petites chapelles dédiées à l'Hospitalier, et contenant la statuette du Bienheureux.

Flaubert avait réuni au moins quelques-unes de ces sources. Les vivantes couleurs des vitraux de la cathédrale : les verts, les bleus, les rouges en taches vives dominant. Aussi les chromes et les indigos violacés, quelques touches d'un bistre foncé, impressionnent l'œil. Toutes demeurent dans la mémoire, simples, très nettes. Elles serviront à colorer la légende.

Nous savons aussi que Flaubert choisit les termes précis de vénerie dans les traités spéciaux. Il complète ses renseignements par la lecture des historiens sacrés.

(1) J. Viatte : *L'église St-Julien-Je-Pauvre de Paris*, p. 10. La pierre a été récemment cachée par une enseigne ; cf. J. Viatte : *H^{re} d'une Pierre*, *Le Parisien de Paris*, 11 déc. 1898.

VI

Mais Gustave Flaubert, au milieu des multiples données de la tradition, reste libre. A son gré, il resserre la trame ou la tisse plus lâche ; il modifie le canevas et les dessins de son étoffe.

Il augmente et, au besoin, transforme la suite des évènements. Ainsi une étude sur la naissance et les soins dont ses parents entourent l'enfance de Julien, l'éducation qu'ils lui donnent, serviront à déterminer les traits dominants de son caractère. Il naît dans les temps de la paix ; mais cette tranquillité s'emplit de souvenirs belliqueux et héroïques. Il est fils unique d'un père qui s'est marié tard, après de nombreuses aventures. Et ce fils ne vint pas tôt après les noces. Pour obtenir sa naissance, il fallut prier Dieu. Des prédictions accompagnent son baptême : on promet la sainteté et la gloire à l'enfant. Du moins, tels sont les rêves de la mère et du châtelain son père. L'éducation que recevra le jeune homme sera donc mystique et guerrière ; et, dès les premiers jours de sa vie, du mystère l'environne. Son père le voit grand conquérant futur, sa mère l' imagine un pieux archevêque pour l'avenir.

Malgré les exercices de cette piété, le sang doit l'emporter souvent et d'abord ; mais sa conscience chrétienne le ramène chaque fois au repentir. La tentation du Mauvais le poursuit. Il frappe, un jour, à l'église, une petite souris blanche et la tue ; puis il étouffe un gros pigeon qui roucoule, et il croit alors *défaillir*, le cœur rempli *d'une volupté sauvage et tumultueuse*. C'est le moment que choisit le père, pour lui enseigner l'art de courre et lui

confier le faucon et la meute. Voici donc Julien chasseur, fou de chasse, de pièges, d'embuches et de tueries raffinées. Jusqu'au jour où l'adolescent, exténué à la poursuite des bêtes dans les bois, entend la parole du Seigneur qui réveille en lui sa petite enfance mystique. Elle parle miraculeusement par la voix d'un cerf. Il se débat contre la fatalité, contre tout un atavisme de meurtre et de guerre. Il ne veut pas être le parricide annoncé. Une épée lui échappe des mains qui frôle son vieux père ; sa fléchette perce les hautes ailes du bonnet de sa mère. Alors Julien fuit.

Les sources jusqu'ici étaient muettes. La formation de l'âme du héros exigeait cette analyse préparatoire. Il fallait expliquer Julien chasseur, et bientôt homme d'armes, puis Julien mystique et repentant, pour le mener vers la béatitude. Flaubert enveloppe donc la Légende d'une atmosphère de miracle, dès les premières pages ; il accoutume aux invraisemblances. Les prédictions surgissent pour s'évanouir, les rêves prennent figure : ermite, mendiant ou cerf ; le Christ peut à nouveau descendre sur la terre, on l'y attend.

La fuite de Julien éloigne le danger horrible. Il est sauvé s'il résiste pour toujours à la tentation. Mais le Démon doit encore triompher. Une fatalité l'enserme et pèse sur lui de tout son effroi et sa menace. La vie semble lui rire : c'est avec un sarcasme. En vain il est heureux ainsi. L'inaction l'attriste ; la passion ancienne le reprend ; le mal est plus fort : il retourne en chasse, au péché. Tel est le symbole. Dès lors, il doit tuer ; et déjà il tue.

Ici, Flaubert suit pas à pas le thème accepté par les hagiographes dans leur récit du parricide.

Mais l'égarement est plus terrible, plus affreux de toute la prospérité où atteignit Julien : il n'est point de roi qu'il ne secourt, point d'empereur qui n'implore son aide. Il est vainqueur des Indiens, des Troglodytes et des Anthropophages. La terre se mesure à ses enjambées et sa richesse et ses empires ne le peuvent satisfaire. Il repousse les récompenses, il est la bravoure et le désintéressement. Enfin il épouse une fille d'empereur d'Occitanie ! Mais le plaisir de l'action, le besoin de la chasse, il les préfère à ces joies calmes. La passion l'aveugle et l'égare ; la poursuite des fauves se termine en hallucination ! La rage succède à la terreur : *les bêtes manquant, il aurait voulu massacrer des hommes*. Et c'est alors que, de retour en sa demeure, il tue.

Flaubert disait souvent qu'il avait une imagination romantique naturelle. D'autres ont voulu qu'il soit en quelque chose, un classique. Les écoles ne se disputent que les meilleurs auteurs. Flaubert avait l'imagination large, énorme ! Mais il la sut toujours refréner, discipliner au service de la forme.

Son meurtre accompli, Julien va lui-même reconnaître son père et sa mère. L'effet d'horreur tragique est doublé ; il apparaît d'une invention qui rappelle Shakespeare. Par contre les historiens sacrés avaient adouci la pénitence qui sanctifiera le criminel ; ils permettaient que sa femme la partageât. Par un véritable procédé *d'unité classique*. Flaubert évite de diviser l'intérêt dramatique sur deux têtes. La femme ne suivra pas son mari au châtiment : *Julien à la fin du jour se présenta devant sa femme, il lui commanda... qu'elle eût à suivre, sous peine de damnation, tous ses ordres qui étaient irrévocables... elle devait prier Dieu pour son âme puisque désormais il n'existait plus.*

De cette façon l'auteur pourra terminer son conte sans remises et sans atermoiements, le Christ splendide — c'est la version par lui choisie — ravira Julien au milieu de l'extase. D'une telle sorte, le triomphe est direct, l'élan du saint est invincible.

Depuis le départ de Julien, jusqu'à sa mort, il suffit à Flaubert d'étudier et de décrire les angoisses qui assaillent et torturent l'âme du pécheur. Il vit dans le remords et tous les spectacles de la tendresse, de la famille, de la nature lui représentent des joies intimes qui lui sont interdites et lui rappellent l'horreur de son crime qu'il expie.

Il résolut de mourir. Mais il contempla son visage dans l'eau d'une fontaine... *c'était son père; et il ne pensa plus à se tuer.*

Il remporte sur lui-même toute la suite des difficiles victoires avant de gagner le paradis, et, dernière humilité, il accepte le baiser sur la face épouvantable du Lépreux, lorsque le bonheur entre enfin sous son toit avec le Christ.

Le réaliste qu'est Flaubert ne néglige point les détails historiques ou techniques pour nous donner une plus grande vision de vérité.

Il construit — avec un grand soin, peut-être excessif, de mots précis — les châteaux et leurs enceintes, il les meuble et les peuple; il fait japper les meutes et courre les chasses; il sait tous les noms de l'architecture militaire et ceux de la vénerie : les lévriers sont *véloces*, il connaît les *calbots* et les *bigles chanteurs*, le cerf et ses *fumées*, le renard et ses *empreintes*, le loup et ses *déchaussures*.

Son verbe se fait riche de termes rares comme une dalmatique se couvre et se rehausse de pierres fines et de perles précieuses.

Mais, si le lecteur veut bien y prendre garde, tout en suivant le chevalier ou le veneur dans ses expéditions, ou s'il prie avec lui à l'église et peine de lassitude sur le fleuve houleux dont Julien devient passeur, il pourra s'arrêter à des explications — qui n'en paraissent pas — comme celle-ci : *Tour à tour il secourut le Dauphin et le roi d'Angleterre...* qui précise le pays et surtout l'époque où vécut l'Hospitalier, du moins où on le fait vivre : celle de Charles V, il nous semble.

Et quelle signification de cette légende, où s'est complu l'auteur de Salammbô, sinon l'éternel conflit du bien et du mal ? Le symbole de ce dualisme médiéval qui distingue toujours le bon du mauvais et s'intéresse à leur dispute ? Nous pouvons voir ici l'image, l'expression supérieure d'un temps où les rois furent des sages, les serfs des héros comme Du Guesclin ; et les saints, des ducs bretons comme Jean de Montfort qui, le jour de Pâques, suivait, pieds nus et en chemise, la procession des sacrements. La vieille barbarie franque lutte contre cette douceur évangélique ! Nous sommes au siècle du duel judiciaire et de la Trêve-Dieu : Julien possède tous les désirs criminels et toutes les voluptés pénitentes ; il approche du bonheur et le conquiert, mais en passant par les routes des souffrances.

Flaubert a longuement contemplé une verrière d'autrefois, et il a ressuscité les temps.

A.-M. GOSSEZ.

Lassitude.

Il est des jours de lassitude et de regrets
Où la vie est si morne en son accoutumance
Que mon cœur, enfiévré de ses désirs secrets,
Refuse d'écouter ma pensée en silence,

De se cambrer encor vers le travail hautain
Et infécond avec mes livres solitaires...
Il est des soirs où tout se relâche et s'éteint
Dans le cloître emmuré de mon esprit austère.

L'étroite identité des jours habituels.
A étouffé l'orgueil du savoir noble, tel
Qu'il vibrait aux fougueux matins d'adolescence;

Et mon cœur s'est chargé d'un obscur résidu
D'amertume, de jour en jour plus âcre et dense,
Comme un verre terni où l'on aurait trop bu.

FLORIS DELATTRE,

Le Beffroi (4^me Année)

PÉRIODIQUE SEMI-MENSUEL

EN 10 FASCICULES

RÉUNISSANT LES ŒUVRES DE LA JEUNE LITTÉRATURE
DU NORD

Abonnement :

Un an. 6 francs.

Les années 1900 et 1901 sont épuisées. Il reste quelques fascicules consacrés à Samain. Prix majoré. Le fascicule consacré à Sébastien-Charles Leconte est épuisé. Numéro Lantoiné, 1 franc.

LE COURRIER DE LA PRESSE

BUREAU DE COUPURES DE JOURNAUX

21, Boulevard Montmartre, PARIS, 2^e

Fondée en 1861. — DIRECTEUR : A. GALLOIS

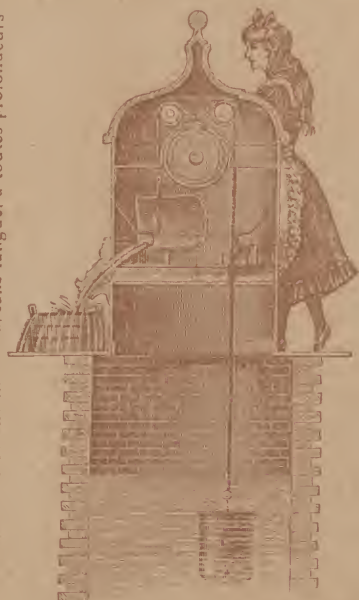
Adresse Télégraphique : COUPURES PARIS — TÉLÉPHONE 101 50

TARIF : 0 fr. 30 par Coupure

Tarif réduit	Par 100 Coupures.	25 francs
PAIEMENT D'AVANCE	» 250 »	55 »
sans période de temps fixée	» 500 »	105 »
	» 1000 »	200 »

On traite à forfait pour 3 mois, 6 mois, un an

Une fillette de 10 ans tire l'eau, sans fatigue, à toutes profondeurs



Suppression des Pompes & DES Puits Ouverts

Les Docteurs conseillent, pour avoir
tousjours de l'eau saine de les rem-
placer par le

Dessus de Puits de Sécurité

qui sert à tirer l'eau à toutes profon-
deurs et empêche tout les accidents,
système breveté hors concours dans les
Expositions, se plaçant sans frais et
sans réparations sur tous les puits,
communal, mitoyen, ordinaire, ancien
et nouveau et à n'importe quel dia-
mètre.

PRIX : 150 fr.

Paiement après satisfaction

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE

S'adresser à MM. L. JONET & C^{ie}
à RAISMES (Nord)

Fournisseurs de la Compagnie des
Chemins de fer du Nord, des Chemins
de fer de Paris à Lyon et à la Mediter-
ranée et d'autres grandes Compagnies,
ainsi que d'un grand nombre de com-
munes.

NOMBREUSES RÉFÉRENCES — Fonctionnant à plus de 100 mètres

Ville de Paris, Exposition de 1900 : MEMBRE DU JURY + HORS CONCOURS

On demande des Représentants

IL FAUT LIRE :

La Revue Provinciale

Littéraire et Régionaliste

MENSUELLE

1, Rue du May, TOULOUSE

Abonnement : UN AN, 5 FR.

Sécrétaire de la Rédaction : CHARLES BELLET

Secrétaires régionaux :

Bas-Languedoc : RICHARD WÉMAU. — *Flandre* : LÉON BOCQUET

Ile-de-France : MICHEL PUY

Lorraine : RENÉ D'AVRIL. — *Roussillon* : FRÉDÉRIC SAISSET

L'Épreuve

Revue d'Art et de Littérature

(NOUVELLE SÉRIE)

Directeur : V. THOMAS

Bureaux : 30, Rue Bergère, PARIS

L'Ermitage

Quatorzième Année

Directeur : ÉDOUARD DUCOTÉ

Sécrétaire et Administrateur : JACQUES DES GACHONS

19, Rue Jean-Jacques-Rousseau, PARIS

UN AN : 6 FR.

L'Œuvre d'Art International

Directeur : MARCEL CLAVIÉ

73, Rue de la Tombe-Issoire PARIS

Jules Tallandier, Éditeur, 8, rue Saint-Joseph Paris.